2me Année. — N° 31. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 2 Février 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

Paris, le 2 Février 1865

DISCOURS SPIRITE

PRONONCÉ PAR

VICTOR HUGO

Sur la tombe d'EMILY DE PUTRON

A GUERNESEY (1)

Le 19 de ce mois, une foule aussi émue que nombreuse accompagnait au cimetière des Indépendants, à Guernesey, une jeune fille dont la mort laissera de longs regrets. Mlle Emily de Putron était aimée de tous pour sa grâce souriante, estimée de tous pour son caractère élevé et pour son intelligence lettrée. Le père et la mère au désespoir avaient prié Victor Hugo de parler sur la tombe de leur fille. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner le noble et touchant adieu du grand poète à la jeune morte :

« En quelques semaines, nous nous sommes occupés des deux sœurs; nous avons marié l'une, et voici que nous ensevelissons l'autre. C'est là le perpétuel tremblement de la vie. Inclinons-nous, mes frères, devant la sévère destinée.

» Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais pour voir ; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. Ne l'oublions pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de l'homme.

» Le cœur ne peut errer. La chair est un songe; elle se dissipe : cet évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction. Nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est la matière ; il nous faut une certitude. Quiconque aime sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre : aimer, c'est vivre au delà de la vie ; sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible, aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice; ce paradis serait l'enfer. Non ! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle : le cœur a besoin de l'âme.

» Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. En ce moment, il écoute mes paroles.

» Emily de Putron était le doux orgueil d'une respectable et patriarcale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa grâce, et pour fête son sourire. Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses l'environnaient; elle avait grandi heureuse, et, recevant du bonheur, elle en donnait; aimée, elle aimait. Elle vient de s'en aller !

» Où s'en est-elle allée ? Dans l'ombre ? Non.

» C'est nous qui sommes dans l'ombre. Elle, elle est dans l'aurore.

» Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la réalité, dans la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse vers une mystérieuse couronne. Emily de Putron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité; beauté, vers l'idéal; espérance, vers la certitude; amour, vers l'infini ; perle, vers l'Océan; Esprit, vers Dieu.

» Va, âme.

» Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent pas. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près. Oh ! qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées, souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage. Nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

« Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici, tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude; ici elle rentre en possession de toute sa mystérieuse nature; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité.

La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau ; celui qui n'a été que beau devient sublime; celui qui n'a été que sublime devient bon.

(1) *Presse* du 25 janvier 1865.

FEUILLETON DE L'AVENIR

UNE ÉVOCATION EN 1795 (1)

. . . .

Il s'agissait de prouver par des faits les prodiges annoncés par le grand maître du rite égyptien. Cagliostro n'hésita pas ; il annonça que dans un souper intime, composé de six convives désignés parmi les hauts dignitaires de l'ordre maçonnique, il évoquerait les morts qu'on lui désignerait, et qu'ils viendraient s'asseoir au banquet, la table devant avoir treize couverts.

La chose parut exorbitante ; mais le défi fut accepté. Six convives furent élus, six personnages importants de l'époque, parmi lesquels, s'il faut en croire une autorité franc-maçonne, se trouvait un grand prince.

Nous allons raconter ce souper d'outre-tombe, dont tous les gazetiers de l'époque entretinrent leurs lecteurs, et dont le public s'émut assez sérieusement. Il est bien entendu que nous faisons nos réserves, et que nous laissons toute la responsabilité des faits au narrateur que nous avons consulté. Il est fâcheux que les noms des six convives de Cagliostro n'aient point été cités. C'est une perte réelle; mais il paraît que, sur ce point-là, le secret fut fidèlement gardé.

Le souper eut lieu rue Saint-Claude.

A minuit, on se trouva au complet. Une table ronde de treize couverts fut servie avec un luxe inouï, dans une salle où tout était en harmonie avec l'opération cabalistique qui devait avoir lieu. Les six convives, et Cagliostro septième, prirent place ; on devait donc être *treize* à table. Le souper servi, les gens furent renvoyés, avec menace d'être tués raides s'ils tentaient d'ouvrir les portes avant d'être rappelés. Ceci était renouvelé des soupers du régent.

Chaque convive demanda le mort qu'il désirait revoir. Cagliostro prit les noms, les plaça dans sa poche glacée d'or, et annonça que, sans autre préparation qu'un simple appel de sa part, les Esprits évoqués allaient venir de l'autre monde en chair et en os; car, suivant le dogme égyptien, il n'y avait point de mort. Ces convives d'outre-tombe, demandés et attendus avec une émotion croissante, étaient : le duc de Choiseul, Voltaire, d'Alembert, Diderot, l'abbé de Voisenon et Montesquieu. On pourrait se trouver en plus sotte compagnie.

Les noms furent prononcés à haute voix, lentement, et avec toute la puissance de voix dont était doué Cagliostro. Il y eut un moment affreux et plus terrible que l'apparition même, ce fut le moment de l'incertitude ; mais ce ne fut qu'un moment. Les six convives évoqués apparurent, et vinrent prendre place au souper avec toute la courtoisie qui les caractérisait. Quand les invités vivants eurent un peu repris leur respiration, on se hasarda à questionner les morts.

Ici nous laisserons parler l'historiographe de ce prodigieux souper :

« La première question fut : « Comment l'on se trouvait
» dans l'autre monde. » « Il n'y a point d'autre monde,
» répondit d'Alembert; la mort n'est qu'une cessation des
» maux qui vous ont tourmentés. On n'a nulle espèce de
» plaisir; mais on ne connaît aussi aucune peine. Je n'ai
» pas vu mademoiselle de l'Espinasse: mais aussi n'ai-je
» pas vu de Linguet. On est fort sincère; quelques morts
» qui sont venus nous rejoindre m'ont assuré que j'étais
» presque oublié; je m'en suis consolé; les hommes ne

(1) *Aventures de Cagliostro*, par Jules de St-Félix.

» Et maintenant, moi qui parle, pourquoi suis-je ici? Qu'est-ce que j'apporte à cette fosse? De quel droit viens-je adresser la parole à la mort? Qui suis-je? Rien. Je me trompe, je suis quelque chose. Je suis un proscrit. Exilé de force hier, exilé volontaire aujourd'hui. Un proscrit est un vaincu, un calomnié, un persécuté, un blessé de la destinée, un déshérité de la patrie; un proscrit est un innocent sous le poids d'une malédiction. Sa bénédiction doit être bonne. Je bénis ce tombeau.

» Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Dans le désert on rencontre des oasis, dans l'exil on rencontre des âmes. Emily de Putron a été une des charmantes âmes rencontrées. Je viens lui payer la dette de l'exil consolé. Je la bénis dans la profondeur sombre. Au nom des afflictions sur lesquelles elle a doucement rayonné, au nom des épreuves de la destinée, finies pour elle, continuées pour nous, au nom de tout ce qu'elle a espéré autrefois et de tout ce qu'elle obtient aujourd'hui, au nom de tout ce qu'elle aime, je bénis cette morte; je la bénis dans sa beauté; dans sa jeunesse, dans sa douceur, dans sa vie et dans sa mort; je la bénis dans sa blanche robe du sépulcre, dans sa maison qu'elle laisse désolée, dans son cercueil que sa mère a rempli de fleurs et que Dieu va remplir d'étoiles! »

DE LA RÉINCARNATION
ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — M[lle] CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

—

VI.

Voici maintenant la doctrine universitaire au sujet de l'existence de Dieu.

« L'existence de l'Être Suprême ou de la raison universelle des choses, — dit Géruzez, — repose sur un grand nombre de preuves qu'on a classées sous trois chefs principaux, et qui se divisent de la manière suivante : preuves métaphysiques, preuves physiques, preuves morales.

» Preuves métaphysiques :

» Idée de cause absolue fournie par la raison.

» De la cause, moi, cause contingente et finie, nous passons par la vertu de notre raison, à l'idée de cause absolue et de cause nécessaire.

» La cause nécessaire n'est pas contenue dans la cause contingente; nous ne l'en tirons pas par voie de déduction, puisque la déduction ne peut tirer d'un jugement que ce qu'il contient, et que le fini ne contient pas l'infini; ce n'est pas non plus par induction, puisque les données de l'induction sont variables et contingentes, et que l'idée de Dieu est nécessaire et absolue.

» L'être contingent étant donné, nous concevons forcément l'être nécessaire; comme l'étendue et la durée étant données, nous concevons le temps et l'espace.

» Il serait absurde de supposer la contingence de tous les êtres; cette hypothèse implique contradictoirement: dire que tout ce qui existe est contingent, c'est en même temps affirmer et nier l'existence. Elle serait, c'est l'hypothèse, et elle ne pourrait pas être; car tous ces êtres n'ayant pas l'existence par leur nature, ils n'auraient pu la recevoir d'autrui, puisque hors de la collection des êtres, il n'y a aucun être; ils n'auraient donc ni un principe interne, ni une cause externe d'existence; ils n'auraient aucune raison suffisante pour exister; il faut, ou nier qu'il existe aucun être, ou avouer qu'il y a quelque être existant par sa propre nature.

» Dans l'hypothèse de tous les êtres contingents, il ne s'en trouvera aucun qui les détermine à exister : si donc il n'y a pas un être nécessaire, rien n'existera.

» On ne peut pas davantage admettre la nécessité de tous les êtres; car nous admettons et nous ne pouvons pas ne pas admettre la contingence de nous-mêmes et de tous les phénomènes qui frappent nos regards.

» Donc il faut admettre une cause supérieure qui soit à elle-même son principe d'existence et la cause première de tous les êtres contingents.

» La notion de cause absolue, nécessaire, une et universelle, ne nous est donnée ni par la déduction, ni par l'induction; elle est fournie par la raison à l'occasion de la cause non-moi, et cette notion est légitimée par l'absurdité des hypothèses contraires.

» Il y a plus :

» La notion de l'infini, de l'absolu, prouve invinciblement l'existence d'un être infini, nécessaire, absolu; car, d'où viendrait-elle à notre intelligence, si l'objet de cette notion n'existait pas?

» L'idée de Dieu est de toutes les preuves de l'existence de Dieu la plus irrécusable; car, si l'infini n'existait pas, et qu'il fût conçu par notre intelligence, il en serait alors le produit, et il faudrait dire que l'infini est le produit du fini, l'absolu du relatif, le nécessaire du contingent.

» Voltaire a dit :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

On dira avec non moins de raison : Si Dieu n'existait pas, on ne pourrait pas l'inventer. — Donc, Dieu existe.

» Preuves physiques :

» Dieu, dans l'ordre physique, c'est le créateur de la matière, le premier moteur et l'ordonnateur du mouvement; de là, trois arguments fondés sur l'existence de la matière, le mouvement de la matière et la régularité de ce mouvement.

» 1° La matière existe, et elle tient son existence, ou de sa propre volonté, ou de la volonté d'un autre.

» Or, elle n'existe pas par sa nature; elle n'est pas nécessaire, car nous pouvons l'anéantir par la pensée : tout en elle est variable et contingent. Elle n'existe pas non plus par sa propre volonté; car pour vouloir, il faut exister. On ne peut pas supposer sans contradiction qu'un être soit à lui-même cause de son existence.

» Donc la matière a un créateur. Ce créateur, je l'appelle Dieu : donc Dieu existe.

» 2° Le mouvement existe; et il est ou essentiel à la matière, ou il relève d'un autre principe.

» Or, le mouvement n'est pas essentiel à la matière, car nous pouvons la concevoir en repos. Il y a dans tous les corps une force d'inertie, une indifférence naturelle au repos et au mouvement, qui consiste en ce qu'un corps en repos y demeure jusqu'à ce qu'on lui imprime le mouvement; et en ce qu'un corps qui a reçu une impulsion, continue de se mouvoir jusqu'à ce qu'il soit arrêté par un obstacle étranger. Si le mouvement était essentiel à la matière, s'il existait en elle nécessairement, il serait invariable dans sa direction et dans sa vitesse; on ne pourrait pas le détourner, l'accélérer, le retarder ou même l'arrêter entièrement; c'est pourtant ce que l'expérience nous montre à chaque instant.

» Le mouvement a donc un premier auteur; il a son principe dans une volonté libre et toute puissante : donc Dieu existe.

» 3° Il y a entre toutes les parties de ce vaste univers, un ordre et une harmonie que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer : le cours réglé des astres, le retour successif des saisons, la végétation des plantes, la continuelle reproduction des différentes espèces d'êtres animés qui peuplent la terre; la multiplicité, l'immense variété des rapports constants et déterminés que nous apercevons entre les choses; tout dans le merveilleux ouvrage du monde atteste un artisan suprême; partout où l'ordre se trouve, il y a une intelligence qui le produit; partout où nous voyons des phénomènes réguliers, partout où nous reconnaissons des moyens choisis pour arriver à une fin, il nous faut reconnaître que cette fin a été marquée, que ces moyens ont été

» valent pas la peine qu'on s'en occupe. Je ne les ai
» jamais aimés, maintenant je les méprise.

« Qu'avez-vous fait de votre savoir? » demanda M. de...
« à Diderot.

« Je n'ai pas été savant comme on l'a cru, répondit-il;
» ma mémoire me retraçait ce que j'avais lu, et, lorsque
» j'écrivais, je prenais de côté et d'autre. De là vient le
» décousu de mes livres, qu'on ne connaîtra pas dans cin-
» quante ans. L'Encyclopédie, dont on me fait honneur,
» ne m'appartient pas. Le métier d'un rédacteur est de
» mettre de l'ordre dans le choix des matières.

» L'homme qui a montré le plus de talent à l'occasion
» de l'Encyclopédie est celui qui en a fait la table; et
» personne ne pense à lui en faire honneur. »

« — J'ai beaucoup loué cette entreprise, dit Voltaire,
» parce que je la croyais propre à seconder mes vues
» philosophiques. A propos de philosophie, je ne sais trop
» si j'avais raison. Depuis ma mort j'ai appris d'étranges
» choses. J'ai causé avec une demi-douzaine de papes.
» Ils sont bons à entendre. Clément XIV et Benoît surtout
» sont des hommes d'infiniment d'esprit et de bon
» sens. »

« — Ce qui me fâche un peu, — dit le duc de Choiseul,
» — c'est qu'on n'a point de sexe là où nous habitons.
» Et, quoi qu'on en dise, cette enveloppe charnelle n'était
» pas si mal inventée. — A quoi se connaît-on, demanda
» quelqu'un. — Aux caprices, aux goûts, aux prétentions,
» à mille petites choses qui sont des grâces chez vous et
» des ridicules là-bas. »

» Ce qui m'a fait vraiment plaisir, — dit l'abbé de Voi-
» senon, — c'est que parmi nous on est guéri de la manie
» de l'Esprit. Vous n'imaginez pas combien l'on m'a per-
» sifflé sur mes petits romans saugrenus, combien l'on
» s'est moqué de mes notices littéraires. J'ai eu beau dire
» que je donnais à ces puérilités leur juste valeur; soit
» qu'on ne crût pas à la modestie d'un académicien, soit
» que tant de frivolité ne convînt pas à mon état ou à
» mon âge, j'expie presque tous les jours les erreurs de
» ma vie humaine. »

Les questions se succédaient avec tant de rapidité que les Esprits ne savaient à qui répondre.

Tel est l'espèce de dialogue des morts qui a été rapporté par l'auteur des Mémoires authentiques de Cagliostro.

Ce qui est remarquable dans les scènes dialoguées, c'est la prétention à la sincérité. Si les convives évoqués de l'autre monde parlèrent avec impudence à ce souper nécromancien, ils s'exprimèrent du moins avec une franchise dont il faut leur savoir quelque gré : à travers bien des sottises, ils firent de la censure satirique et n'épargnèrent personne, pas même leur propre personnalité.

D'après JULES DE SAINT-FÉLIX.

Mac-Lean de Lochbuy

On sait que certains spectres apparaissent dans des circonstances graves à des familles historiques, entr'autres aux Bourbons et aux Brandebourgs.

Parmi ces Esprits, dit Walter Scott, dans sa *démonologie*, qui ont bien voulu prouver leur existence dans les temps modernes, est celui d'un de nos ancêtres de la famille Mac-Lean de Lochbuy. Avant la mort d'un de ses descendants, ce fantôme chef galope le long du bord de la mer, près du château, et annonce cet événement par ses cris et ses lamentations. On dit que ce spectre avait fait sa ronde et poussé ses cris pendant quelques années, quand on apprit la mort du brave chef de sa famille, tandis qu'il servait à Lisbonne, sous lord Wellington; et, par conséquent, quoique très-affligée, sa veuve n'en fut nullement surprise.

choisis par une intelligence : le principe de causalité nous y contraint.

» Voltaire, dans son déisme indifférent, a dit avec esprit :

« L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
» Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. »

» Il y a donc une intelligence suprême qui a combiné ainsi toutes les parties et tous les ressorts de la machine de l'univers. C'est cette intelligence que nous nommons Dieu ; donc Dieu existe.

» Preuves morales.

» Les arguments moraux se déduisent :

» 1° Du besoin et du penchant irrésistible qui nous porte à invoquer dans le malheur et à appeler à notre secours un être bon, juste et fort, arbitre souverain de nos destinées, capable de nous préserver des revers qui nous menacent, ou de nous donner la force de les supporter : c'est encore cette même voix de la conscience qui nous dit de rendre grâce à Dieu toutes les fois que nos désirs s'accomplissent et que nos espérances se réalisent.

» 2° Du consentement unanime des peuples.

» En effet, les traditions, les annales et les monuments de tous les âges, de tous les pays, constatent que partout et toujours on a cru à l'existence d'un Être suprême. Dieu a un nom dans toutes les langues ; partout on lui rend un culte, partout il y a des cérémonies religieuses : « *Nulla est gens*, a dit Cicéron, *tam immansueta, tam fera, quæ etsi ignoret qualem deum habere debeat, tamen habendum non sciat.* »

» Les peuples qui ont perdu cette croyance ont cessé d'être ; ces abominables nations ont été rayées du livre de vie ; et la terre même n'a pas conservé la trace de leur puissance.

» On ne sait en quel lieu florissait Babylone. »

» Il ne serait pas raisonnable de ne pas prendre en considération cette dernière preuve ; car ce consentement n'est pas un fait accidentel. Si tous les hommes ont cru partout à l'existence de Dieu, c'est que partout les mêmes lumières ont produit les mêmes opinions.

» L'objection banale de l'éducation, de l'intérêt des législateurs n'a pas la moindre valeur, comme nous l'avons vu plus haut en remontant à la source du devoir. D'ailleurs cette objection se réfute d'elle-même : si l'idée de Dieu est une invention humaine et qu'elle soit nécessaire au maintien de la société, elle n'est pas moins nécessaire à son établissement. Ainsi, d'une part, la société ne serait pas sans Dieu, ni Dieu sans la société. Il y a là un cercle vicieux évident. Nous aurions le droit de demander à ces profonds penseurs de quelle année date la création de Dieu par le fait de la volonté humaine. Mais leurs contradictions nous donnent trop beau jeu pour que nous descendions à ces chicanes. L'athéisme n'est pas seulement une profonde immoralité, c'est une monstrueuse niaiserie, et l'on ne saurait trop prendre en pitié et dégoût ceux qui donnent de pareilles doctrines comme le suprême effort de la raison humaine.

» On a souvent demandé s'il y avait des athées sincères : nous pensons qu'on peut arriver à l'athéisme par l'abus de la logique et par la perversité du cœur, et que l'on peut s'affermir de bonne foi dans cette opinion. Si tous les athées étaient inconséquents comme Helvétius et qu'ils laissassent subsister dans leur âme l'amour de la vérité et le désintéressement après en avoir banni le principe, la société n'aurait qu'à gémir de ces aberrations de nobles intelligences. Mais il n'en va pas ainsi : la plupart des athées sont de rigoureux logiciens ; ils mettent leur conduite à l'unisson de leurs principes ; ils sont la peste des états ; comme ils ne reconnaissent ni droit, ni justice, ni loi, ils se servent de tout indifféremment pour arriver aux fins de leur cupidité ; la foi des serments, la pudeur publique, la fidélité aux principes, ils se jouent de tout cela, et les exemples qu'ils donnent se répandent autour d'eux comme une funeste contagion ; tout se dénature sous leur perverse influence, les mots perdent leur véritable sens, la confusion s'introduit dans les idées et passe dans les actes, la loi descend de son trône pour faire place à la violence, et les sociétés, sous une vaine écorce de civilisation, recèlent dans leurs entrailles une barbarie réelle, premier symptôme de la destruction qui les menace. Telle était la société romaine sous les empereurs, et c'en était fait de l'humanité, si la force matérielle des barbares et la parole sainte du christianisme n'avaient pas rendu l'âme et le sang à ce cadavre exténué par l'athéisme. Sommes-nous sur ce même penchant ? On serait tenté de le croire, au bruit que font de nos jours les intérêts matériels, au rang qu'ils prennent avec assurance au-dessus de tout ce qu'il y a de plus sacré, aux ricanements sataniques que soulèvent les plus grands mots, les plus grandes pensées. Mais s'il en est ainsi, tout cela ne saurait durer ; lorsque l'humanité croit qu'elle échappe à Dieu et qu'elle se rit de ces liens qu'elle pense avoir brisés, Dieu sait comment la ramener à lui : il a ses fléaux qu'il envoie pour en avoir justice, et au besoin de nouveaux barbares et UNE NOUVELLE PAROLE lui feraient raison de l'abandon et de la révolte de l'humanité.

» Toutes les preuves de l'existence de Dieu tirent leur force de l'idée de substance et de cause infinie. Si l'infini n'était pas conçu par l'intelligence, la vue de l'ordre de la nature, du mouvement des corps, les pressentiments et les espérances de notre âme et le consentement de tous les peuples ne seraient que des inductions puissantes qui rattacheraient notre intelligence et l'univers à une cause supérieure ; mais cette cause n'aurait point le caractère de nécessité absolue qu'elle tire de la notion de l'infini, notion sublime qui réunit l'homme et la nature sous la main d'un Être suprême, et qui jette un jour merveilleux sur les rapports qui les unissent. »

Nous voilà bien loin de M. Carl Wilson et des anti-réincarnationistes ; nous allons y revenir ; mais nous avons jugé utile de profiter de cette circonstance pour mettre en parallèle l'idée de Dieu telle qu'elle est conçue par les mystiques avec Fénelon, par les palingénésistes avec Pezzani, par les catholiques avec le catéchisme, par l'université avec Géruzez, et par les spirites avec Allan Kardec et les Esprits. On verra, par la comparaison qu'on en pourra faire, avec quelle grandeur et quelle simplicité en même temps l'idée de la divinité est énoncée par la nouvelle doctrine.

Ouvrons le livre des Esprits et interrogeons-le :

« Dieu est l'intelligence suprême, cause première de toutes choses.

» Dieu est infini dans ses perfections ; mais l'infini est une abstraction ; dire que Dieu c'est l'infini, c'est prendre l'attribut pour la chose même, et définir une chose qui n'est pas connue par une chose qui ne l'est pas davantage.

» L'existence de Dieu se prouve par un axiome que l'on applique aux sciences : Il n'y a pas d'effet sans cause. Cherchez la cause de tout ce qui n'est pas l'œuvre de l'homme, et votre raison vous répondra.

» En effet, pour croire en Dieu, il suffit de jeter les yeux sur les œuvres de la création. L'univers existe, il a donc une cause. Douter de l'existence de Dieu, serait nier que tout effet a une cause, et avancer que rien a pu faire quelque chose.

» Tous les hommes portent en eux-mêmes le sentiment intuitif de l'existence de Dieu, n'est-ce pas la preuve que Dieu existe ? D'où leur viendrait ce sentiment s'il ne reposait sur rien ? C'est encore une suite du principe : il n'y a pas d'effet sans cause.

» Ce sentiment intime de l'existence de Dieu n'est pas le fait de l'éducation ni le produit des idées acquises ; si cela était, les sauvages n'auraient pas ce sentiment.

» Si le sentiment de l'existence d'un Être suprême n'était que le produit d'un enseignement, il ne serait pas universel, et n'existerait, comme les notions des sciences, que chez ceux qui auraient pu recevoir cet enseignement.

» Quelques-uns prétendent qu'on peut trouver la cause première de la formation des choses dans les propriétés intimes de la matière ; mais alors quelle serait la cause de ces propriétés ? Il faut toujours une cause première.

» Attribuer la formation première des choses aux propriétés intimes de la matière, serait prendre l'effet pour la cause ; car ces propriétés sont elles-mêmes un effet qui doit avoir une cause.

» D'autres pensent que la formation première est due à une combinaison fortuite de la matière, autrement dire au hasard ; c'est une absurdité. Quel homme de bon sens peut regarder le hasard comme un être intelligent ? Et puis, qu'est-ce que le hasard ? Rien.

» L'harmonie qui règle les ressorts de l'univers décèle des combinaisons et des vues déterminées, et, par cela même, révèle une puissance intelligente. Attribuer la formation première au hasard serait un non sens ; car le hasard est aveugle et ne peut produire les effets de l'intelligence. Un hasard intelligent ne serait plus le hasard.

» Il est impossible de ne pas voir dans la cause première une intelligence suprême et supérieure à toutes les intelligences. À l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, dit un proverbe. Eh bien ! regardez l'œuvre, et cherchez l'ouvrier. C'est l'orgueil qui engendre l'incrédulité. L'homme orgueilleux ne veut rien au-dessus de lui ; c'est pourquoi il s'appelle Esprit fort. Pauvre être qu'un souffle de Dieu peut abattre !

» On juge la puissance d'une intelligence par ses œuvres ; nul être humain ne pouvant créer ce que produit la nature, la cause première est donc une intelligence supérieure à l'humanité.

» Quels que soient les prodiges accomplis par l'intelligence humaine, cette intelligence a elle-même une cause, et plus ce qu'elle accomplit est grand, plus la cause première doit être grande. C'est cette intelligence qui est la cause première de toutes les choses, quelque soit le nom sous lequel l'homme l'a désignée.

Enfin le Spiritisme enseigne qu'il manque un sens ou une faculté à l'homme pour comprendre la nature intime de Dieu. L'homme ne parviendra à cette connaissance que lorsque son Esprit ne sera plus obscurci par la matière, et que, par sa perfection, il se sera rapproché de lui. Alors, il le verra et le comprendra.

» L'infériorité des facultés de l'homme, dit encore Allan Kardec, ne lui permet pas de comprendre la nature intime de Dieu. Dans l'enfance de l'humanité, l'homme la confond souvent avec la créature dont il lui attribue les imperfections ; mais, à mesure que le sens moral se développe en lui, sa pensée pénètre mieux le fond des choses, et il s'en fait une idée plus juste et plus conforme à la saine raison, quoique toujours incomplète. »

Disons donc avec Fénelon, Pezzani et Louis de Tourreil : Dieu est l'être par excellence ! rien de plus rien de moins ; et ajoutons avec Éraste que c'est une vaine recherche que de rechercher avec nos instruments imparfaits par-delà les bornes qui sont assignées à l'entendement humain. Bornons-nous à développer cet entendement, et alors nous étendrons de plus en plus le cercle, le champ de nos observations, et, partant, de nos conquêtes vers l'idéal suprême : Dieu !

ALIS D'AMBEL.

(La suite prochainement).

Nous commençons aujourd'hui une série d'études remarquables que nous devons à l'active collaboration de M. Honoré Benoist. Comme on le verra dans la suite de l'*Avenir*, M. Honoré Benoist est un spirite avant la lettre, un réincarnationniste convaincu. Si, aujourd'hui, il n'accepte pas tous les enseignements du Spiritisme, ce n'est point une raison pour ne pas l'accepter parmi nous. C'est un chercheur de bonne foi et partant digne du respect de tous. Nous-même, nous le déclarons hautement de nouveau, nous n'acceptons et n'accepterons jamais des Esprits que ce qui sera confirmé par notre raison.

Talleyrand disait à ses subordonnés : Surtout pas de zèle! Je dirai fermement aux spirites : Pas d'enthousiasme, et surtout pas de mysticisme! cet énervement de la pensée, cette paralysie de la conscience et de l'individualité.

A. D'A.

HYPOTHÈSES (1)

UN REGARD A TRAVERS L'INFINI

SOMMAIRE GÉNÉRAL. — Atomes flottants dans l'espace sans limites, la matière cherche la matière. — L'esprit sommeille encore, inconscient de lui-même et de ce qui l'environne, attendant son développement du développement de l'essence matérielle qui lui servira d'enveloppe et d'interprète.

Des lois éternelles veillent à l'ordre qui s'établit ; une intelligence suprême préside à leur accomplissement.

Atomes flottants, esprit latent, lois éternelles, intelligence suprême : Voilà l'Etre, voilà Dieu.

C'est de cet être que vont se dégager tous les mondes, où se développeront ensuite les individualités pour devenir, par le progrès, l'image microscopique de l'infini, le résumé des perfections de Dieu.

Chaque individualité traversera les âges, s'identifiant avec un monde pour aller porter dans un autre les qualités acquises et s'enrichir de qualités nouvelles.

De même que dans la vie humaine il y a des alternatives, des intermittences d'activité et de repos matériels (veille et sommeil), de même, dans la vie mondaine d'une individualité intelligente, il y a veille et repos (vie et mort) renouvelés jusqu'à ce qu'elle ait acquis l'expérience complète du monde où elle a vécu.

Toute existence d'une individualité sur une sphère, marquant une étape accomplie, sera suivie d'un repos proportionné à l'activité déployée. Œuf, larve, l'individu s'endort chrysalide pour s'éveiller papillon et voler à la conquête des vérités éternelles, fleurs divines semées sur sa route, variées à l'infini, pour l'inviter à la recherche incessante de l'infini.

Un jour vécu dans une vie est un pas fait dans le domaine de l'expérience possible à un moment donné; une vie passée sur un globe est un jour vécu dans la vie d'une âme sur ce globe, et, pour en acquérir la science exacte, complète, elle y vivra de nombreuses existences.

Mais un globe n'est que la portion d'un monde, d'un système. Alors que d'existences à traverser, à parcourir, avant d'être prêt pour la vie dans un autre monde, et que de mondes à visiter pour posséder la notion de soi-même et la notion affaiblie de Dieu!

I

Les Mondes.

A une époque prise dans l'éternité des siècles, des atomes de toute nature flottent dans l'espace infini. Rien encore qui constitue la vie, mais partout le mouvement qui la prépare : chacun des atomes errants en contient un germe que développera, que fécondera la rencontre d'atomes homogènes, car ils vont se cherchant, s'attirant, se repoussant, suivant leur nature, et remplissant l'étendue d'une divine mélodie : le chant du réveil.

Obéissant aux loix de l'affinité, les éléments de même nature se joignent, s'unissent, se combinent, repoussant les éléments hétérogènes qui, de leur côté, glanent autour d'eux les atomes homogènes épars, pour former des molécules, dont la réunion constituera des masses.

Mais voici que les masses rencontrent d'autres masses, et de leur somme vont se constituer des globes, roulant dans l'immensité à la recherche de sphères de nature différente, composées d'éléments hétérogènes, mais obéissant aux lois de l'attraction et chargées de fluides irradiant en un centre commun pour y produire un immense foyer de chaleur, de lumière et de vie : le soleil.

L'ordre s'est établi avec l'équilibre : ce n'est plus le chaos. Tournant sur d'invisibles pivots, chaque globe, suivant sa masse et sa force aimantée, accomplit sa course limitée autour du soleil. Attiré d'un côté par un globe plus grand, il est maintenu dans la sphère assignée, pour y décrire en son temps son orbite, par un globe bien plus petit, mais plus à proximité.

Mais, suivant la position occupée dans l'espace, certaines planètes dévieraient de l'orbite qu'elles ont à décrire, sans la présence d'un ou de plusieurs satellites, dont les fonctions consistent à maintenir l'équilibre entre tous les globes d'un même système.

Puis paraissent, à longs ou courts intervalles, peut-être pour concourir au maintien de cet équilibre, peut-être aussi pour servir de traits-d'union entre les divers systèmes planétaires, des astres errants de diverses natures, les comètes.

A elles sans doute la mission de préparer entre les mondes une fusion d'essences par un rapprochement graduel, par des emprunts faits aux uns au profit des autres, et *vice versâ*.

Et d'ailleurs, sans leur protection, la garde qu'elles font à travers l'espace, qui sait si l'équilibre ne serait pas rompu d'un moment à l'autre. Chaque planète glane tous les jours, à certaines époques fixes, des éléments homogènes, flottants encore dans l'immensité et assimilables à elle ; car les bolides, les aérolithes ne sont pas des fragments d'astres brisés, mais bien des masses perdues encore au milieu des mondes, et finissant par trouver enfin le globe composé de substances homogènes et ayant de l'affinité pour elles.

On peut conclure de cette hypothèse que la marche d'un système planétaire s'accomplit suivant la ligne diamétrale coupant l'orbite terrestre de mars en septembre.

HONORÉ BENOIST.

(1) Autorisation de reproduire, en citant la source, aux journaux qui échangent avec l'*Avenir* et à ceux qui enverront à la rédaction un numéro justificatif.

UNE SÉANCE DE TYPTOLOGIE

Cher directeur,

Vous m'avez plus d'une fois reproché de ressembler à saint Thomas. En effet, comme lui, je veux avoir de bonnes raisons pour croire ; mais mon incrédulité n'a rien de systématique. Avant d'admettre un phénomène, je tiens, essentiellement à le constater. Sans mettre en doute la bonne foi des personnes qui s'efforcent de me rallier à leurs croyances, je ne puis, parce qu'il me semble que je ne le dois pas, accepter ce qui m'est dit que sous bénéfice d'inventaire.

Est-ce un tort ?... Non, et vous m'approuverez en cela. Ma circonspection est une garantie de bonne foi, et mes convictions acquièrent d'autant plus de véritable force, qu'elles s'appuient sur des preuves certaines.

Pour convaincre un lecteur, il faut être convaincu soi-même. Avec vous je professe la doctrine des réincarnations, parce que je suis depuis longtemps intimement persuadé de la logique de cette doctrine, parce qu'elle répond à toutes nos espérances et à toutes nos ambitions, parce qu'elle nous montre, en nous expliquant la loi du progrès, un but à atteindre, le bien, et, partant, les satisfactions légitimes attachées à son accomplissement.

Mais, pour m'être rencontré avec vous sur ce terrain, je ne m'en suis pas moins tenu à l'écart sur celui des manifestations des Esprits. Jusqu'à ce jour rien n'était, pour moi, venu à l'appui de cette croyance, et je ne pouvais l'admettre.

Samedi, à une soirée spirite, j'ai dû faire un pas pour me rapprocher de vous : la conviction ne s'est pas encore faite en moi, mais j'ai du moins acquis une certitude : c'est qu'un phénomène existe, et ce phénomène est d'une importance telle que savants et philosophes seraient peut-être bien inspirés, s'ils dépouillaient toute fausse honte pour s'en occuper sérieusement.

Veni, vidi, mais je ne dirai pas *vici*, car c'est moi qui suis vaincu.

Sans doute je ne suis pas infaillible; il n'y a qu'un homme au monde pour se donner cette qualité, et il doit être le premier à n'y pas croire ; mais je suis loin de la naïveté des gens qui voient dans le consentement unanime de personnes honorables une garantie suffisante.

Les manifestations des Esprits ne m'ont jamais paru nécessaires à la cause de l'humanité, car je suis presque disposé à les envisager comme une atteinte portée à notre libre arbitre. Sans doute, si nous n'avons, pour nous aider à prendre une détermination, les conseils des Esprits, nous subissons ceux de nos voisins, de nos amis, et je voyais, dans cette intervention, des motifs déjà trop nombreux pour n'être plus aussi véritablement tels que nous devrions être en réalité. Néanmoins je constate un fait :

La soirée de samedi m'a jeté dans un trouble qui a bien sa raison d'être.

Nous étions huit personnes autour d'une table, qui ne m'a pas paru avoir été préparée pour la circonstance, car elle a été plusieurs fois déplacée, et ses pieds, pourvus de roulettes, il est vrai, reposaient sur un parquet, qui n'est pas, chacun le sait, conducteur de l'électricité. Différentes évocations ont eu lieu..., un Norwégien a reçu une réponse en langue norwégienne; il y a eu des réponses faites en anglais, en allemand, et pourtant je n'étais pas convaincu.

Un alphabet fut placé devant moi, et l'on m'invita à évoquer mentalement l'Esprit d'une personne morte, en me disant que, pour écarter toute espèce de doute, l'Esprit évoqué allait désigner chacune des lettres de son nom... Pas de compérage, puisque je ne croyais point, et que l'évocation était mentale... Je touchai de la pointe d'un crayon chacune des lettres de l'alphabet, me promettant bien de ne pas marquer, par une hésitation, un arrêt prolongé, chacune des lettres qui devaient former le nom de mon frère.

Quand mon crayon se posa sur É, un coup sec, d'un caractère particulier, dans le corps même du bois de la table, indiqua la première lettre du nom. Puis quatre autres coups frappés désignèrent M-I-L-E. Émile !... c'était bien le nom de mon frère.

Une émotion inexprimable s'empara de moi, et c'est en tremblant que je conjurai ce frère aimé de me donner d'autres preuves de sa présence : mentalement toujours, je demandai combien de jours après avoir été blessé à l'assaut de Malakoff il était mort à Constantinople : il me fut répondu 46. — Puis la date de sa mort... Les coups frappés marquèrent 23 octobre.

Du 8 septembre au 23 octobre, il n'y a que 45 jours, mais il y a aussi 8 heures en plus, si l'on tient compte de l'heure à laquelle la balle ennemie vint le frapper et de l'heure de sa mort.

Pourquoi reste-t-il un doute dans mon esprit? Je l'ignore — Quand je veux croire, une voix intérieure, est-ce la mienne? me répond : — Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un fluide magnétique établit un courant sur le bois de cette table autour de laquelle vous formez la chaîne, et, sous l'effort de la volonté de l'un de vous, ce fluide peut manifester sa présence par un bruit particulier qui réponde à votre pensée : c'est que tous sans doute vous êtes sympathiques, et que de votre rapprochement, exécuté dans un but identique, s'établit une grande communion d'idées, dont la table qui vous sert de trait-d'union peut bien être l'interprète.

Est-ce la même voix qui me dit ensuite : Tu doutes, et pourtant tes songes de la nuit te font souvent sourire heureux aux sourires aimés de ta mère et de ton frère. S'ils viennent semer de bonheurs ton sommeil, pourquoi ne viendraient-ils pas alléger de quelques douleurs tes pénibles veilles?...

HONORÉ BENOIST.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.